

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE FEUILLETON CANADIEN



L. P. NORMAND, *Éditeur-Propriétaire.*

FEUILLETON CANADIEN.

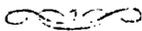
UNE

ÉPLUCHETTE

DE

BLÉ-D'INDE,

Racontée par un étudiant en loi.



C'est là qu'on trouve la grâcé,
Cette soeur de la liberté.

VOLTAIRE.

A frolic scene, where work, and mirth, and
[play,
Unite their charms to chase the hours away.

BARLOW.

(Suite et fin.)

M. Brisson était impatient de connaître la manière dont je serais reçu par Louise ; car il était certain que cette demoiselle serait l'objet de mes préférences, si je découvrais un épi rouge. J'en avais trouvé un, que je cachais précieusement, en attendant que je décidasse l'usage que j'en

ferais : je comprenais ce qu'il y avait de faux dans ma position. Le cœur me battait avec violence à la seule idée de la lutte, devenue presque de mode pour embrasser une demoiselle, que j'aurais peut-être à soutenir contre Louise, avec laquelle j'étais extrêmement gêné, à cause de mon amour naissant pour elle. M. Durand m'avait vu enfouir mon épi rouge dans l'une des poches de mon habit. Il se pencha vers moi et me dit d'un ton gouguenard :—Quelqu'une des jeunes filles présentes doit vous plaire : puisque vous vous absteniez de cueillir un doux baiser sur ses lèvres, il faut qu'elle vous ait fait renoncer aux privilèges qu'octroie la "Charte blé-d'Indienne". Il m'est avis qu'elle n'a pas obtenu ce résultat sans vous accorder des avantages pour le moins équivalents". Content de sa sortie, M. Durand rit beaucoup, comme pour s'applaudir, ajusta sa perruque et prit du tabac. Afin de l'empêcher de faire d'autres commentaires sur ma conduite, je résolus d'embrasser une séduisante brunette, qui était assise près de M. Brisson. Heureusement pour moi, il me vint à l'esprit qu'en usant de la sorte suffirait pour faire penser, à Louise, que les charmes de cette

demoiselle avaient sur mon cœur plus d'empire que les siens. Dans un amour dont l'imagination et les yeux ont fait tous les frais, il faut procéder avec prudence et discernement. Faisant un autre choix, je me dirigeai vers l'aînée des demoiselles Durand. C'était celle qui s'était jusque alors défendue le plus vaillamment.

Me voici arrivé à un endroit de mon récit, lecteurs, où je vais vous rapporter des choses qui flattent beaucoup ma vanité. Lisez et jugez.

Marinette m'accueillit d'abord avec un aimable sourire. Puis, elle fit la prude ; mais ce n'était que pour la forme. En conséquence, sa résistance fut très faible : so cachait-elle une joue qu'elle semblait me présenter l'autre. Tout en simulant beaucoup de plaisir, je voulais en finir le plus tôt possible ; aussi, mes lèvres effleurèrent-elles autant l'une de ses mains que son visage. Quelques malins ont même assuré que le baiser n'avait porté que sur des doigts potelés.

Lorsque tous les épis de maïs eurent été déortiqués, ils furent promptement enlevés, ainsi que les feuilles qui leur avaient servi d'enveloppes. Le plancher ayant été balayé, quelques danses furent exécutées au son du violon. La fête se termina par un réveillon. La citrouille et le blé-d'Inde, apprêtés de diverses manières, sont les mets traditionnels que les "habitantes" mangent dans cette circonstance.

Quand je voulus partir de chez M. Durand, je n'avais plus que l'un de mes gants. Je voulais chercher celui qui manquait ; mais Marinette m'en dissuada, en me confiant d'un ton mystérieux qu'elle saurait bien le trouver. Disant ces mots, elle glissait dans la poche de sa robe l'objet que je pensais perdu, après l'avoir exposé à mes regards, de manière qu'il ne fût vu

que par moi. Cependant, je remarquai que Louise s'apercevait du manège de sa sœur et en était mécontente. Jugeant que Marinette désirait garder mon gant, je me retirai, en me demandant le mot de cette énigme.

Le lendemain, un ami m'apprit que Marinette n'avait fait que suivre un ancien usage canadien, encore en vigueur dans beaucoup de nos campagnes. D'après cette coutume, lorsqu'un jeune homme fait quelques avances à une fille et qu'elle les reçoit avec plaisir, elle garde pour quelques jours l'un de ses gants : cet acte signifie qu'elle le paie de retour et désire qu'il lui fasse sa cour. Le prétendant, qui de ce moment est appelé "cavalier", donne un mouchoir de soie à celle qu'il veut pour amante, quand il va chercher son gant. Celle-ci prend alors le nom de "blonde", qu'elle porte jusqu'à ce qu'elle le quitte pour celui de fiancée. Le foulard renvoyé à celui qui en a fait présent, ou repris par lui, termine les négociations matrimoniales. Néanmoins, quand les fiançailles ont lieu, le "cavalier" le retire des mains de sa future ; mais il est tenu de le remplacer par une bague. Ce commerce d'échange ne finit que quand la jeune fille troque sa liberté et son amour, contre la protection et la tendresse de celui qu'elle choisit pour époux.

Je termine ces quelques lignes sur les mœurs canadiennes, en vous priant, lecteurs, de ne point les considérer comme faisant partie de mes confidences. De plus, je ne vous garantis l'authenticité d'aucun des détails qui précèdent, en autant qu'ils me concernent.

ERASTE D'ORSOYENS.

Littérature Canadienne.

ESQUISSE

DE

MOEURS.

IV.

HEUREUX RÉSULTATS.

(Suite.)

— Julia n'a pas à s'occuper de cela, dit Mlle. Ledru.

— Oh! non, sans doute, dit Villebon, c'est qu'elle est déjà partagée probablement?

— Non pas, monsieur.

— Comment? est-ce qu'elle n'aimerait encore personne?

— Oh! qui voudrait la croire, peut-être qu'elle ferait comme les autres.

Villebon garda quelques instants de silence; il ne voulait pas paraître trop empessé, trop curieux. Il commençait à croire que ses soupçons n'étaient que trop fondés.

— Une chose que je ne conçois pas, puisque nous en sommes sur les partis, reprit-il d'un air indifférent, c'est la manie qu'ont certains parents de forcer l'inclination, la volonté de leurs enfants jusqu'à leur faire prendre un parti qui n'est pas suivant eux.

Qu'en dites-vous, Mlle., il y en a pour tant.....

— J'ai connu, ajouta Villebon, toujours sur le même ton d'indifférence, j'ai connu quelques jeunes filles qui soupiraient aujourd'hui dans le cloître et qui n'y seraient jamais entrées s'ils n'avaient cédé à des caprices, à des instances ou à des promesses. J'ai connu des parents qui, sous prétexte de religion, d'autres qui, par intérêt, forçaient leurs enfants à la vie du cloître.

Que dites-vous de ces parents, Mlle.?

Oh! je vous assure que moi, bien loin de cela, je favoriserais une jeune fille chaque fois que l'occasion se présenterait; je la favoriserais contre ses parents dans un cas semblable.

Et vous même, Mlle. Ledru, vous seriez assez sensible, assez juste pour en agir

ainsi. Si vous voyiez une jeune fille destinée au monde, et l'aimant comme on doit l'aimer, n'est-il pas vrai que vous tâchez de la soustraire au joug de ses parents qui la forceraient d'abandonner ses affections et lui prépareraient par là un avenir terrible pour cette vie et pour l'autre.

Ces paroles de Villebon étaient autant de reproches piquants pour Mlle. Ledru; elle les sentait au vif, mais il y avait un motif puissant pour les lui faire oublier au-sùt; l'appas de l'or qu'elle attendait de M. Michelon. Une fois ce désir arraché du cœur de Mlle. Ledru, Villebon triomphait.

Mlle. Ledru gardait un silence absolu; mais ce silence la trahissait. Villebon s'applaudissait en lui-même de l'effet de ses paroles. Cependant, pour ne pas paraître encore trop intéressé, il ajouta d'un ton plus posé:

— Vous avez aimé vous-même peut-être, Mlle. Ledru; si dans le temps que vous étiez en relation, avec un jeune homme que vous adoriez, un père vous eut arrachée à ces conversations, à ces délices que vous goûtiez avec votre amant, à ce monde que vous aimiez tant, à ces amusements que vous recherchiez avec tant d'empressement, dites-moi, Mlle. Ledru, au lieu du bonheur, de la paix qu'on vous eût promis, n'auriez-vous pas rencontré dans le cloître que le remords, l'ennui et le chagrin?

— Quand on est jeune, monsieur, dit Mlle. Ledru, on ne pense qu'aux plaisirs d'un moment; moi-même, il est vrai, ajouta-elle avec orgueil, moi-même, j'ai eu jusqu'à cinq, six amants à la fois, car alors je pouvais me vanter de quelques attraits.....

Villebon ne put s'empêcher de sourire en pensant au changement qui avait du s'opérer sur la figure de Mlle. Ledru.

— Mais j'aurais bien fait alors, ajouta Mlle. Ledru, d'écouter les conseils qu'on me donnait.

— C'est une vieille routine que celle là, dit Villebon; c'est le raisonnement ordinaire de tous ceux qui ont passé l'âge des plaisirs. Vous le savez Mlle. Ledru, le proverbe dit bien vrai: Quand le diable devient vieux, il se fait moine. Pardonnez-moi, j'ai toujours aimé à dire franchement mon opinion.

—Mais le salut de son âme ! dit hypocritement Mlle. Ledru, y pensez-vous, monsieur ?

—Vous croyez donc qu'il faut absolument se faire religieux pour se sauver ; que tous ceux qui vivent dans le monde se damnent ?

Mlle. Ledru ne sut que répliquer pour la tirer d'embarras, Villebon ajourna.

—Pensez-vous qu'une jeune fille par exemple qui entrera malgré elle dans un couvent se sauvera plus qu'une autre ? ne pensez-vous pas au contraire qu'elle se perdra plus que toute autre ?

Villebon gémit du terrain de plus en plus ; Mlle. Ledru avait baissé la vue, une grosse larme roulait sur ses joues : le repentir triomphait.

Villebon n'avait plus qu'un pas à faire ; mais c'était le plus difficile ; il fallait dévoiler le mystère. Peut-être aussi ces marques de repentir n'étaient que passagères ; elles pouvaient disparaître tôt ou tard et augmenter le désavantage de la jeune fille, car Villebon était bien persuadé d'après ce qu'il venait d'entendre, que Julia était une de celles qui sont obligées de plier sous le joug barbare de la tyrannie. Il crut donc convenable de déguiser encore et de laisser agir librement le repentir, bien persuadé qu'il agirait de lui-même, s'il était sincère. Il ne se trompait pas ; après quelques minutes de silence, Mlle. Ledru soupira profondément, et d'une voix entrecoupée par les sanglots :

—Pauvre enfant, dit-elle, en joignant les mains.....

Puis elle pleura abondamment.

Villebon avait triomphé complètement.

—Je vous ai compris, lui dit-il, en lui prenant la main.

—Pauvre Julia ! ajouta Mlle. Ledru, elle a dû être bien malheureuse jusqu'aujourd'hui !.....

Villebon laissa passer ces premières émotions ; il garda encore quelques minutes de silence. Mlle. Ledru le comprit la première.

—Vous ne me trahirez pas, monsieur, si je vous dévoile un secret ?

—Je vous le jure sur ce que j'ai de plus cher, ma vie et mon honneur !

—La jeune fille aime, monsieur, elle aime passionnément ; et cet amour qu'elle nourrit fait tout son malheur. M. Michelon veut l'enfermer dans un couvent.

Villebon eut peine à maîtriser son indignation.

—Et moi, monsieur, j'ai été assez misérable pour le seconder dans ses efforts jusqu'à présent !

—Vous Mlle., dit Villebon, vous, une femme ! Vous avez dégénéré ainsi de votre sexe, toujours si tendre, si sensible. Quel motif si puissant.....

—L'argent !

—L'argent ! dit Villebon en tremblant, l'argent !... voilà donc ce mobile de tous les crimes !..... Jusqu'à quand donc ce vil métal sonnera-t-il assez fort à l'oreille de l'homme pour effacer dans son cœur tous les principes de la nature, de la religion ! Oh ! Mlle. Ledru, dit Villebon d'un ton plus doux et en versant des larmes, que demandez-vous donc à présent pour protéger cette jeune infortunée ? Est-ce de l'argent encore ? Je vous en donnerai ; mais de grâce, encore une fois, ayez pitié d'elle !.....

—Mais, monsieur, dit Mlle. Ledru en regardant fixement Villebon, quel intérêt avez-vous pour elle ?

—Quel intérêt, Mlle. ? d'abord celui que tout être sensible et raisonnable doit avoir pour son semblable ; et particulièrement lorsque la victime est une pauvre et faible jeune fille ; ensuite celui.....

Écoutez, mon amie, voulez-vous à votre tour me jurer un secret inviolable ; voulez-vous me promettre sur ce qu'il y a de plus sacré que vous n'obéirez plus au lois de M. Michelon, en ce qui concerne la jeune fille ; qu'au contraire vous ferez tout ce qui sera en votre pouvoir pour l'aider, elle et son amant ; voulez-vous me promettre tout cela.

Mlle. Ledru promit tout.

—Et bien, dit Villebon, bien sûr de la fidélité de Mlle. Ledru, je vous déclare que je connais parfaitement celui que la jeune fille aime.

—Vous, monsieur ?

—Oui, moi.... et vous le connaissez vous-même.

—C'est impossible.

—Vous l'avez vu.

—Vous badinez.

—Vous lui avez parlé.

—Oh ! monsieur, je crois que vous voulez m'en imposer.

PÉTRO.

(La suite au prochain numéro.)